

Aventures au Canada : *L'épopée blanche* de Louis-Frédéric Rouquette (1884-1926)

François-Xavier Eygun

Volume 18, numéro 1, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018868ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018868ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Eygun, F.-X. (2006). Aventures au Canada : *L'épopée blanche* de Louis-Frédéric Rouquette (1884-1926). *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 18(1), 3–17.
<https://doi.org/10.7202/018868ar>

Résumé de l'article

Louis-Frédéric Rouquette fut un auteur apprécié au début du XX^e siècle, et ses récits d'aventures ont marqué plusieurs générations de lecteurs qui se sont ouverts, grâce aux talents de l'auteur, à de nouveaux horizons. Certains de ses romans n'ont d'ailleurs jamais cessé d'être réédités. Le Canada, surtout le Grand Nord, est au centre d'au moins trois de ses romans : *Le grand silence blanc*, *La bête errante* et *L'épopée blanche*. Ce Jack London français a voyagé à travers tout le Canada et, dans *L'épopée blanche*, il dresse un portrait des débuts de la colonisation de l'Ouest et de l'oeuvre missionnaire des oblats. Dans cet article, nous proposerons donc une relecture de cette oeuvre par rapport au concept de roman d'aventures, ainsi qu'une analyse de l'idéologie sous-jacente.

Aventures au Canada: *L'épopée blanche* de Louis-Frédéric Rouquette (1884-1926)*

par

François-Xavier Eygün
Mount Saint Vincent University
Halifax (Nouvelle-Écosse)

RÉSUMÉ

Louis-Frédéric Rouquette fut un auteur apprécié au début du XX^e siècle, et ses récits d'aventures ont marqué plusieurs générations de lecteurs qui se sont ouverts, grâce aux talents de l'auteur, à de nouveaux horizons. Certains de ses romans n'ont d'ailleurs jamais cessé d'être réédités. Le Canada, surtout le Grand Nord, est au centre d'au moins trois de ses romans: *Le grand silence blanc*, *La bête errante* et *L'épopée blanche*. Ce Jack London français a voyagé à travers tout le Canada et, dans *L'épopée blanche*, il dresse un portrait des débuts de la colonisation de l'Ouest et de l'œuvre missionnaire des oblats. Dans cet article, nous proposerons donc une relecture de cette œuvre par rapport au concept de roman d'aventures, ainsi qu'une analyse de l'idéologie sous-jacente.

ABSTRACT

Louis-Frédéric Rouquette was a much-read author at the beginning of the twentieth century. His adventure stories influenced generations of readers, whom Rouquette's tales exposed to a variety of new experiences. Some of his novels have never been out of print. Canada, and particularly the far North, are at the

* Version remaniée d'une communication présentée lors du vingtième congrès du Conseil international d'études francophones (CIEF), qui a eu lieu à Sinaïa (Roumanie), du 25 juin au 2 juillet 2006.

Je tiens à remercier André Fauchon pour m'avoir fourni de nombreux éléments bibliographiques concernant Louis-Frédéric Rouquette.

centre of at least three of his novels: *Le grand silence blanc*, *La bête errante* and *L'épopée blanche*. A French Jack London who traveled throughout Canada, his *L'épopée blanche* describes the beginning of colonization of the West and the missionary work of the Oblate Fathers. This article presents a rereading of the work within the framework of the adventure story genre, and also an analysis of the ideology that underlies it.

Louis-Frédéric Rouquette fut un auteur apprécié au début du XX^e siècle, et ses récits ont marqué plusieurs générations de lecteurs français qui ont découvert d'autres mondes et surtout celui de l'aventure à travers ses romans. Certains ont été plusieurs fois réédités (surtout dans des collections destinées à la jeunesse). Il reste toutefois que c'est un auteur plus ou moins oublié aujourd'hui et que l'on peut considérer comme marqué par son époque: *L'épopée blanche*, qui fait l'apologie de l'œuvre des missionnaires oblats, est un exemple de récit qui ne s'écrit plus tel quel depuis au moins une bonne cinquantaine d'années. Pourtant, il jouissait d'un certain succès lors de la publication de ses romans (du moins les plus connus regroupés sous le titre «Les romans de ma vie errante») qui furent tous publiés dans les années vingt. Certains approchaient et même dépassaient, comme *Le grand silence blanc*, les cent mille exemplaires vendus. En plus de ces textes, pièces de théâtre et poèmes, Rouquette a publié à Paris en 1912 un ouvrage qui semble bien loin de sa thématique romanesque: *Les phalliques*, roman mentionné nulle part dans la liste de ses œuvres. C'est un roman érotique qui relate l'histoire d'une courtisane grecque antique, un peu dans la veine des œuvres de Pierre Louys. Il est sûr que ce livre ne correspond pas tellement à l'image que Rouquette projette de son œuvre ultérieure, surtout en comparaison de *L'épopée blanche*, roman chrétien, recommandé par des ecclésiastiques.

Rouquette est né en 1884 à Montpellier, où son père était médecin. Il a eu une enfance sans histoire et, à 16 ans, il est entré à l'École des beaux-arts de sa ville natale. Par la suite, il est embauché comme journaliste à *La Dépêche* de Toulouse. À cette époque (les années 1900), il est très engagé, au grand dam de sa famille, en faveur des lois Combes, qui vont promouvoir la séparation de l'Église et de l'État, ce qui, par rapport à son

roman *L'épopée blanche*, est pour le moins contradictoire, comme on le verra par la suite.

Vers 1915, il s'est rendu à Paris et semble avoir survécu grâce à de multiples entreprises: il a été journaliste, conférencier, agitateur politique, secrétaire de parlementaires, sculpteur, peintre en bâtiments, colleur d'affiches, auteur dramatique, critique littéraire, chargé par le Quai d'Orsay (le ministère français des Affaires étrangères) de missions diplomatiques, et ce n'est qu'un échantillon de ses activités! On ne retrouve nulle part des indications quant à sa participation à la Première Guerre mondiale (il avait pourtant l'âge d'être mobilisé). Dans un recueil intitulé *En mémoire de Louis-Frédéric Rouquette*, publié en 1927 après sa mort, des amis, sous la direction d'André Lichtenberger, font l'apologie du disparu dans une suite de témoignages qui éclairent surtout les dernières années de sa vie. Le plus connu des auteurs de ces témoignages reste Claude Farrère, lui aussi romancier quelque peu oublié aujourd'hui, qui, dans un petit témoignage de quelques pages intitulé «L'ami que j'ai perdu», regrette l'homme qui aimait les bêtes et «ce voyageur hardi [qui] avait à peu près couru tous les pays du monde» (Lichtenberger, 1927, p. 96).

C'est après la fin de la guerre que Rouquette s'est mis à publier ses romans regroupés sous le titre «Les romans de ma vie errante». Voilà comment un critique, Jean Ravennes, dans la *Revue française* du 23 mai 1926, résume l'œuvre et la vie de Louis-Frédéric Rouquette:

Rouquette avait parcouru le monde. Grand explorateur des déserts froids, il était cependant méridional. Né à Montpellier en 1884, il en partit à dix-huit ans pour visiter le Sud-Algérien et Marrakech, bien avant l'occupation française. Sa vie fut hasardeuse et bousculée: successivement peintre en bâtiment à Paris, journaliste aux États-Unis, volontaire dans une armée mexicaine, mineur dans le Nevada, trappeur dans l'Alaska, pêcheur aux bancs de Terre-Neuve, il passait de la Terre de Feu aux brumes de l'Islande, de l'Afrique aux immensités blanches du Nord canadien. Ses impressions de tant de contrées rigoureuses sont devenues ses livres [...] (Lichtenberger, 1927, p. 154)

Quelle est la part de véracité ou d'affabulation dans cette liste d'aventures que l'on qualifierait d'extrêmes aujourd'hui?

Quoiqu'il en soit, cette suite «Les romans de ma vie errante» est composée de sept romans, auxquels l'auteur, qui se veut aussi journaliste, a associé le qualificatif de roman vécu: *Le grand silence blanc* (roman vécu d'Alaska) (1920), *Les oiseaux de tempête* (roman des mers australes) (1922), *La bête errante* (roman vécu du Grand Nord canadien) (1923), *L'île d'enfer* (roman vécu d'Islande) (1924), *L'épopée blanche* (1926), l'épopée des oblats au Canada. Finalement, *La chanson du pays* (1926) et *La bête Bleue* (1928), ce dernier ouvrage, publié à titre posthume, regroupant deux textes inachevés: «La bête Bleue» et «La grand'route du pôle». Le terme «roman» est celui que Rouquette utilise, mais il est évident qu'il s'agit de récits (ou de romans vécus) tirés de la vie aventureuse de l'auteur, où la part évoquant des faits réels est sans doute plus importante que celle de l'imaginaire.

Rouquette est décédé en 1926 à la suite de complications après une opération de l'appendicite. L'ouvrage posthume, *En mémoire de Louis-Frédéric Rouquette*, témoigne de ce qu'il laissait comme œuvre et de l'affection de ses amis et de ses lecteurs. Aujourd'hui encore, une association basée à Montpellier, *Les amis de Louis-Frédéric Rouquette*, sous la présidence d'Alain Riols (1996), garde vivante la mémoire de cet auteur.

Le Canada, surtout le Grand Nord, est au centre d'au moins trois de ses romans: *Le grand silence blanc* (1920) qui se passe en partie au Canada et en Alaska, *La bête errante* (1923) dans le Grand Nord canadien et *L'épopée blanche* (1926) dans l'Ouest et le Nord-Ouest canadiens. Ce Jack London français, c'est ainsi qu'il est désigné par plusieurs critiques, a voyagé à travers le Canada à plusieurs reprises et, dans *L'épopée blanche*, il présente une fresque historique et surtout hagiographique de la colonisation de l'Ouest et du Nord-Ouest par les missionnaires oblats.

En hiver 1925, alors que Rouquette se trouvait à San Francisco comme envoyé du Quai d'Orsay, il a été mandaté par le gouvernement français pour remettre la Légion d'honneur à M^{gr} Grouard, vicaire apostolique de l'Athabasca. Qui est Monseigneur Grouard?

[...] Venu au Canada en 1860, il y a toujours résidé depuis; a fait connaître et aimer le nom de la France en Alberta et jusqu'aux extrémités du Nord. Une foule de

noms géographiques sont français grâce à lui; prêtre zélé, missionnaire infatigable, navigateur, géographe, explorateur, bâtisseur de villes, architecte, peintre, compositeur, écrivain, agriculteur, il est, à quatre-vingt-cinq ans, le pionnier le plus intrépide du Grand Nord [...] (Lichtenberger, 1927, p. 144)

Dans le récit, Rouquette, après avoir traversé le Canada depuis le Québec, atteint Edmonton et se rendit donc en traîneau à chiens à la mission Saint-Bernard au nord d'Enilda, village situé à une quinzaine d'heures de train d'Edmonton. Ce voyage a marqué notre auteur, au point où il utilise l'expression de «pèlerinage» (Lichtenberger, 1927, p. 104), ce qu'il développe un peu plus à la fin de *L'épopée blanche*: «Je ne suis qu'un pèlerin qui vint s'asseoir, un jour, à leur foyer, mais mon âme a gardé l'empreinte de leur âme et mon cœur les vibrations de leur cœur» (Rouquette, 1926, p. 225). Et cette émotion fut le départ de ce livre qui va exalter l'épopée des missionnaires oblats de Marie-Immaculée (O.M.I.), coureurs d'âmes, comme d'autres furent dans ce pays, coureurs des bois (Lichtenberger, 1927).

L'ouvrage raconte donc l'histoire des oblats dans l'Ouest canadien, ordre créé en 1816 par M^{gr} de Mazenod, évêque de Marseille (France), et comment ceux-ci arrivèrent dans l'Ouest canadien (à l'appel de M^{gr} Provencher, premier évêque de Saint-Boniface) pour évangéliser les populations autochtones et accompagner les immigrants catholiques et francophones. Le fait que beaucoup de ces oblats aient été français, du moins au début, donne l'occasion à l'auteur de faire l'apologie de la race française et de sa culture, en plus d'expliquer les bienfaits de la religion catholique pour les Amérindiens et les Inuit. Cette race française (dans le sens où on l'entend au début du XX^e siècle), qui s'étend de la France aux rives du Saint-Laurent, s'associe pour faire de l'Ouest canadien un nouveau territoire de colonisation, une sorte de nouvel Éden pour les émigrants du Québec et de France, mais ce n'est pas tout, «nos frères du Saint-Laurent», comme les nomme Rouquette, sont aussi l'espoir de la France:

[...] des bords de l'Atlantique à la Saskatchewan, de Québec à Edmonton, c'est le cœur de la France qui bat. Si un jour, par un cataclysme inouï, notre vieille terre gauloise perdait tout prestige et en arrivait à l'oubli de soi-même, nos frères du Saint-Laurent, tenant dans un poing qui ne tremble pas le flambeau que nous leur

avons confié, rallumeraient chez nous le pur foyer de la civilisation latine (Rouquette, 1926, p. 43).

Pourtant, en 1925, et l'auteur devait le savoir, la présence française dans l'Ouest a été réduite et étouffée en grande partie par l'arrivée massive d'immigrants de langue anglaise ou d'immigrants qui adopteront l'anglais comme langue usuelle. Au point même où la survie du français était menacée, puisque, dès la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, l'enseignement du français avait d'abord été restreint et ensuite interdit dans les écoles publiques du Manitoba. Ce roman, cette épopée, est donc aussi une tentative nostalgique de ré-écrire l'histoire en revenant aux origines françaises de la colonisation.

Composé de vingt-neuf chapitres, le roman est préfacé par une première lettre du cardinal Dubois, archevêque de Paris, ainsi que par une seconde du cardinal van Rossum, préfet de la Propagande. Notre édition (l'originale) est aussi accompagnée de notes et de références, d'une bibliographie et d'une carte ecclésiastique du Nord-Ouest canadien qui indique les différents vicariats et évêchés en 1926. Il est étonnant de retrouver dans un roman toutes ces indications, et on a l'impression d'une œuvre de propagande catholique, impression renforcée par le contenu du texte et les lettres des deux prélats, sorte d'imprimatur qui loue l'entreprise de Louis-Frédéric Rouquette et l'œuvre missionnaire des oblats. La dernière page du livre s'achève par une phrase, seule et au milieu de la page, qui en dit long sur l'opinion de l'auteur: «Les Missionnaires oblats de Marie-Immaculée sont expulsés de France» (Rouquette, 1926, p. 229). On a vu précédemment que Rouquette avait été en faveur des lois Combes sur la séparation de l'Église et de l'État dans les années 1900 et dont le résultat a été l'expulsion de France d'un certain nombre d'ordres religieux, notamment les oblats. Avec *L'épopée blanche*, Rouquette prend maintenant clairement parti contre ces lois Combes. Ce qui explique aussi que «nos frères du Saint-Laurent» qui n'ont pas promulgué de lois contre l'Église, représentent pour certains la véritable France dans ce qu'elle a de plus chrétien: fille aînée de l'Église comme on la qualifie parfois. Cette France-là, sur les bords du Saint-Laurent ne s'est pas amputée de ses traditions: «[...] la France n'est pas morte [...] Elle revit en ses enfants qui ont, à travers le temps, conservé

leurs coutumes, leur religion, leur langage» (Rouquette, 1926, p. 42).

Les vingt-neuf chapitres de cette épopée sont de facture assez courte et composés de petits paragraphes elliptiques et juxtaposés qui commencent avec le voyage de Rouquette et la remise de la décoration à M^{gr} Grouard. Par la suite, un des oblats, le père Falher, sera la source d'information du narrateur, ce qui permettra à ce dernier de raconter l'histoire des oblats dans l'Ouest en même temps que l'histoire de la colonisation. La succession de petits paragraphes concis rapproche l'écriture de cette épopée d'un style journalistique, mais le ton un peu grandiloquent et l'usage de la répétition ramènent le texte vers une sorte de chant épique et religieux. C'est sans doute à rapprocher avec les vies de saints (*La légende dorée*), qui furent une des prémices de la littérature française autour du X^e siècle.

Un critique, Gérard d'Houville dans *Candida* du 29 avril 1926, saisit bien la particularité de ce texte:

[...] Rouquette a écrit un livre où les phrases sont brèves, parfois trop brèves, mais lourdes de faits, de pensées, de suggestions évocatrices [...] "Quel dommage que votre livre ne soit pas plus épais et plus long!" Et d'ailleurs à cette rapidité, à cette brièveté, ce livre doit un charme particulier, en dehors de la beauté et de la grandeur de tout ce qu'il relate. C'est comme le vol éblouissant, fulgurant de rapidité, de quelque ange immense planant au dessus des peines humaines, et lisant dans un éclair sur la page immense et glacée des déserts neigeux et terribles, les lettres tracées, si durement épelées au prix de leur vie, par tous ces martyrs et tous ces héros, qui les imprimèrent avec leurs pas, avec leur sang. Et c'est comme un chant d'honneur et d'allégresse, un cantique aux simples et multiples versets, le cantique éclatant de vertus et de courages, chanté, clamé en l'honneur de ces étonnants Oblats O.M.I. (Oblats de Marie Immaculée), missionnaires du Nord canadien, et de leur œuvre immense à la fois divine et française (Lichtenberger, 1927, p. 142-143).

La grandiloquence de la critique n'a d'égale que celle de l'œuvre, et Rouquette, lui-même, dans son texte explique et justifie le parti pris épique donné à sa narration, en comparant l'œuvre des oblats, qui est encore vivante, à *L'Odyssée* et aux

épopées du Moyen-Âge qui ne sont plus que souvenir, mais c'est du même souffle dont il s'agit:

Que sont auprès d'eux [les oblats] les héros des épopées éteintes? Les Grecs astucieux, les chevaliers mystiques? Le vent qui passe sur la terre africaine emporte la fumée du bûcher de Didon; sur la mer civilisée la trace est effacée de la barque errante d'Ulysse. L'étrave a fendu le flot, le flot s'est refermé. Rien ne reste, rien ne subsiste. Dans la marche vers l'ouest, l'histoire du monde se perpétue avec les mêmes douleurs, les mêmes sacrifices et la même espérance (Rouquette, 1926, p. 38-39).

Ce désir de la part de Rouquette d'honorer et de célébrer les oblats, c'est aussi, et c'est ce que le lecteur ressent à la lecture, le désir de rendre hommage à la France, à la race et à la civilisation françaises au Canada. Tout un chapitre de *L'épopée blanche* est consacré à la devise du Québec: *Je me souviens*: «hymne de confiance et d'amour» (Rouquette, 1926, p. 75) que chante le Canada selon l'auteur:

La France jadis sur nos bords

Jeta sa semence immortelle.

Immortelle parce qu'elle a germé dans la persécution et qu'elle a su affirmer sa volonté de vivre.

Écoutez! De Québec à Montréal, c'est tout autrefois qui subsiste et qui passe avec la voix des cloches.

Et de clocher en clocher, de cime en cime, le vol de la race s'élargit; c'est le parler du vieux pays qu'on entend de Winnipeg à Edmonton, de Calgary à Grouard; au bord des lacs, sur la rive des fleuves, au cœur de la prairie en fleurs, sur la pente des monts, c'est la civilisation française qui vibre et qui vit, *gesta Dei per Francos!* (Rouquette, 1926, p. 74)

Il est étonnant que, dans cette fresque canadienne, la présence canadienne-anglaise soit si peu importante. Pourtant, Rouquette est conscient de la menace anglophone sur l'Ouest, dans le sens où l'arrivée massive d'immigrants de langue anglaise allait diluer la présence française; il critique aussi le peu d'empressement de la part du Québec à assumer son rôle dans la colonisation:

– Et les nôtres? Nos Canadiens français auront-ils une place au soleil albertain? Laissez-vous ce pays neuf devenir anglais et protestant?

– Là est la plaie, là est le danger. Dès 1903, M^{gr} Grouard l'a vu et signalé [...]

Le R.P. Desmarais, envoyé par Monseigneur [Grouard] à Montréal et à Québec, prêcha dans le désert et personne ne vint à nous (Rouquette, 1926, p. 25).

Malgré ce manque d'empressement du Québec, qui avait d'autres soucis quant à l'émigration d'une partie de sa population au Nord-Est des États-Unis, Rouquette mentionne que, grâce à la bénédiction de Dieu, l'Ouest (ici la Saskatchewan et l'Alberta) est peuplé aujourd'hui par «plus de cent mille Canadiens, presque tous agriculteurs» (Rouquette, 1926, p. 27). Entendez ici francophones. Rouquette ne mentionne pas le Manitoba, qui comme on l'a déjà souligné, subissait à cette époque une tentative d'annihilation du fait français qui n'a eu pour conséquence, malgré l'assimilation, qu'à réduire cette population francophone à un statut de minorité, toutefois toujours bien vivante encore aujourd'hui. Cet état de fait, qui s'applique tout autant à la Saskatchewan et à l'Alberta, n'a pourtant pas été mentionné par Rouquette, alors que, dans les années vingt, la situation linguistique des trois provinces de l'Ouest était identique.

Dans son évocation de la colonisation française, l'auteur de *L'épopée blanche* relate les rencontres avec un certain nombre de colons français qui lui rappellent les vieux pays par leurs coutumes et leurs chants:

Un chant monte dans la nuit, un chant inattendu et gai:
À Saint Malo, beau port de mer,
À Saint Malo, beau port de mer,
Trois gros navires sont arrivés,
Nous irons sur l'eau nous y prom' promener,
Nous irons jouer dans l'île...
Mes chiens arrêtés, j'écoute le chant populaire, le cœur
troublé, les yeux remplis de larmes...
C'est toute la vieille France qui s'évoque [...] (Rouquette,
1926, p. 46)

Une fois dans la maison d'Espérance Lamontagne, les réminiscences de la culture française se succèdent au point où l'auteur se demande: «Suis-je dans l'Alberta du nord ou dans une ferme normande?» (Rouquette, 1926, p. 46). Dans la conversation qui s'ensuit entre le visiteur et son hôte, on apprend quels furent les débuts de la colonisation et comment celle-ci s'est effectuée grâce aux oblats qui ont réussi à attirer des colons canadiens-français (cet Espérance Lamontagne et sa

famille sont venus du Maine). Et le chapitre qui traite de cette visite intitulée «La chanson du pays» se clôt sur une remarque assez symptomatique de ce que l'on mentionnait comme étonnant plus tôt, à savoir l'absence de toute évocation des anglophones:

La mère s'active à la maison, préparant la soupe des hommes.

On frappe. La servante va ouvrir, puis revient aussitôt.

– Qui est-ce? Demande l'hôtesse.

Et la fille répond:

– Ce n'est rien. C'est un Anglais! (Rouquette, 1926, p. 49)

Par contre, si les Anglais n'existent pas dans cette épopée, les Amérindiens et les Inuit ont une place prépondérante et, au fur et à mesure du déroulement du récit, vont être les principaux bénéficiaires de l'attention des oblats. Ces derniers jalonnent la progression de la découverte et de la colonisation de l'Ouest et du Nord-Ouest. Après avoir créé un certain nombre de villages et s'être occupés de la vie religieuse de communautés de plus en plus nombreuses, mais acquises à la religion catholique, les oblats vont tenter d'amener la foi à des populations autochtones et vont aller baptiser et civiliser ceux qui sont les plus démunis et les plus éloignés des centres urbains. Dans la découverte et la colonisation du Canada, juste après les explorateurs, ce sont les religieux qui seront les premiers à marquer de façon durable le pays et particulièrement l'Ouest:

Avant les Oblats, il n'y avait rien ici, que des solitudes troublées parfois par les tribus errantes, troupeaux que la faim décimait et qui fuyaient, cherchant une terre propice (Rouquette, 1926, p. 22).

Le véritable apostolat des oblats, qui fut aussi leur épopée, ce fut ce rôle de missionnaire, qui consista non seulement à baptiser, mais aussi à apporter la civilisation et en particulier celle de France: «Ils [les oblats] apportent à tous la civilisation. Avec eux, c'est la France qui marche» (Rouquette, 1926, p. 23). Voici d'ailleurs comment M^{gr} Grouard explique et justifie à l'auteur une partie de son œuvre:

[...] Les Indiens? Ah! Mon bon monsieur, dans quel état étaient ces pauvres gens avant que nos Pères leur eussent apporté l'Évangile. Vous ne pouvez pas le savoir!

Crédules, ils étaient à la merci des hommes de médecine, des sorciers; les pires superstitions, les rites les plus extravagants, ils acceptaient tout.

Une moralité? L'absence totale de toute moralité, oui!

Et la femme! Elle surtout portait le poids de la malédiction d'Ève [...]

Miracle de Marie, mère de Jésus, il a fallu qu'elle vînt dans ces contrées sauvages pour relever la dignité de la femme (Rouquette, 1926, p. 51).

L'auteur insiste plusieurs fois sur la condition des femmes, et sur le fait qu'«[u]n même mot en montagnais désignait le chien et la femme» (Rouquette, 1926, p. 22) et qu'elles n'étaient pas mieux traitées que les animaux, que les petites filles n'avaient pas toujours la vie sauve, et au moins à une occasion dans le récit, dans un cas de famine extrême, qu'elles pouvaient être dévorées pour permettre à des adultes de survivre.

Pourtant, bien que Rouquette décrive la brutalité des mœurs des tribus amérindiennes, il constate, au début du récit, avant de narrer l'odyssée des oblats (nous sommes en 1925), que le sort des tribus amérindiennes est déplorable, même s'il n'en aperçoit que l'aspect religieux:

[...] tribus jadis errantes, maintenant pour la plupart encloses en des réserves où elles achèvent, fières et résignées, une vie qui fut semée de batailles, de victoires et de famines.

Mais aujourd'hui ils [les Amérindiens] ont l'apaisement de Dieu, du Dieu de rédemption qu'ont apporté *les hommes-de-la-prière*, ces missionnaires venus de la douce France pour gravir sur ces terres désolées le plus abominable des calvaires (Rouquette, 1926, p.14).

Dans les derniers chapitres, une fois accomplie la sédentarisation des Amérindiens et tandis que l'installation des colons se poursuit, les oblats vont remonter plus au nord: «Après les Indiens, après les métis [*sic*], après les Canadiens français, voici de nouvelles âmes qu'il faut gagner à Dieu» (Rouquette, 1926, p. 41). Cette évangélisation, qui commence avec un chapitre intitulé «Le sang des martyrs», donnera aux oblats qui l'accompliront un défi de taille, vu les conditions de vie des Inuit:

Ce sont les plus misérables, les plus pauvres, les plus abjects.

Ils errent de la corne de l'Alaska au Labrador, des îles Herschell à la Terre de Baffin.

Leur domaine est la désolation.

Et cependant ils s'appellent: *Innuït* [sic]: *les hommes-par-excellence* et nomment les Indiens Loucheux: *Itkreleit, ceux-qui-sont-nés-des-larves-de-nos-poux*.

Les Montagnais Chippewayan disent: *Ashkimey, les mangeurs-de-chair-crue*.

Ils sont volontaires et fiers, imprévoyants et hospitaliers, rusés et patients, intelligents et forts.

Ce sont les plus misérables, les plus pauvres, les plus abjects.

C'est pourquoi les Oblats devaient tenter le salut de leurs âmes (Rouquette, 1926, p. 165).

C'est durant cette période (en 1912) que furent massacrés deux oblats (les pères Le Roux et Rivière), immolés pour leur foi afin que «les plus misérables, les plus pauvres, les plus abjects, marchent vers la lumière» (Rouquette, 1926, p. 173).

Le récit se conclut par deux chapitres, intitulés «À l'ombre de la croix» et «Sous le signe de la Vierge», qui récapitulent l'œuvre des oblats. Maintenant, «[l]à ou le sinistre Arouet [Voltaire] ne voyait que "des arpents de neige", des villes ont surgi, des villages se sont groupés; là où régnait la violence, la paix s'est établie» (Rouquette, 1926, p. 15). Le narrateur achève son séjour auprès de M^{gr} Grouard et se laisse emporter dans des envolées lyriques et religieuses qui témoignent de son enthousiasme mais aussi de sa foi retrouvée ou du moins confirmée. Le départ est difficile, déchirant même, tant ce qui a commencé comme une remise de décoration civile est devenu pour le représentant d'une France pourtant officiellement laïque, un pèlerinage qui aura profondément troublé et ébranlé Louis-Frédéric Rouquette.

La lecture de cette épopée si galvanisante qu'elle ait pu être il y a bientôt presque un siècle, pêche maintenant par ses certitudes qui ne sont plus nécessairement de mise aujourd'hui. Il n'en demeure pas moins que l'œuvre des oblats a permis de construire l'Ouest et que l'esprit de sacrifice de ces ecclésiastiques français et canadiens-français a trouvé en Louis-Frédéric Rouquette, une voix, une plume, qui honore et la foi religieuse et la fibre patriotique et nationaliste. Les modes changent, les

mœurs aussi, mais tout pays et toute littérature se construisent à partir d'une épopée qu'il ne faut ni négliger ni oublier.

BIBLIOGRAPHIE

LICHTENBERGER, André (dir.) (1927) *En mémoire de Louis-Frédéric Rouquette (1884-1926)*, Paris, Ferenczi, 167 p.

RIOLS, Alain (1996) «Les enfants du froid: les romans d'une vie errante», *Carnets de l'exotisme*, n^{os} 17-18, p. 79-93.

ROUQUETTE, Louis-Frédéric (1912) *Les phalliques*, Paris, Michels Fils, s.p.

_____ (1920) *Le grand silence blanc* (roman vécu d'Alaska), Paris, Ferenczi, 252 p.

_____ (1922) *Les oiseaux de tempête* (roman des mers australes), Paris, Ferenczi, 254 p.

_____ (1923) *La bête errante* (roman vécu du Grand Nord canadien), Paris, Ferenczi, 262 p.

_____ (1924) *L'île d'enfer*, Paris, Mornay, 189 p. [bois de H. Barthélemy]

_____ (1926) *L'épopée blanche*, Paris, Ferenczi, 252 p. [lettres préfaces des cardinaux Dubois et van Rossum]

_____ (1927) *La chanson du pays* (roman de la Terre d'oc), Paris, Ferenczi, 235 p.

_____ (1928) *La bête bleue* (suivi de la Grand'route du pôle), Paris, Ferenczi, 258 p. [préface de Claude Farrère]

L'ŒUVRE DE LOUIS-FRÉDÉRIC ROUQUETTE

Premières armes (poèmes), Montpellier, G. Firmin et Montane, 1901, 17 p.

À mignonne (Amour d'automne), Montpellier, Imprimerie de Firmin, Montane et Sicardi, 1902, 21 p.

Le petit chat (comédie), Montpellier, Imprimerie A. Dupuy, 1907, 81 p.

L'éternelle lumière, Montpellier, Imprimerie A. Dupuy, 1907, 24 p.

Jour de paye, Paris, Société d'édition internationale, 1912, 14 p.

Les phalliques, Paris, Michels Fils, 1912, s.p.

La cité des vieilles, Paris, Albin Michel, [avant 1919], 252 p.

Notre-Dame-des-Voluptés sans nombre, Paris, Albin Michel, 1919, 288 p.

La Pologne et nous: l'amitié polonaise dans notre littérature, Paris, Chapelot, 1919, 237 p.

Le grand silence blanc (roman vécu d'Alaska), Paris, Ferenczi, 1920, 252 p.

Chère petite chose, Paris, Ferenczi, 1921, 159 p.

L'homme qui vint..., Paris, Albin Michel, 1921, 319 p.

Les oiseaux de tempête (roman des mers australes), Paris, Ferenczi, 1922, 254 p.

La bête errante (roman vécu du Grand Nord canadien), Paris, Ferenczi, 1923, 262 p.

L'île d'enfer, Paris, Mornay, 1924, 189 p. [bois de H. Barthélemy]

Le secret du pôle (Les aventures du même Roudoudou), Paris, Ferenczi, 1925, 256 p. [illustrations de H. Armengol]

L'épopée blanche, Paris, Ferenczi, 1926, 252 p. [lettres préfaces des cardinaux Dubois et van Rossum]

La chanson du pays (roman de la Terre d'oc), Paris, Ferenczi, 1927, 235 p.

La bête bleue (suivi de la Grand'route du pôle), Paris, Ferenczi, 1928, 258 p. [préface de Claude Farrère]

QUELQUES ÉTUDES ET ANALYSES DE L'ŒUVRE DE LOUIS-FRÉDÉRIC ROUQUETTE

ANONYME (1925) «compte rendu du voyage de Rouquette aux TNO», *Paris-Canada*, vol. 2, n° 8, p. 5.

BIDOU, Henry (1921) «Louis-Frédéric Rouquette: "Le Grand Silence Blanc"», *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1972, p. 286.

BOURDON, Charles (1921a) «Les romans», *Revue des lectures*, vol. 9, n° 5, p. 277-288. [«Le grand silence blanc», p. 280-281]

_____ (1921b) «Les romans», *Revue des lectures*, vol. 9, n° 8, p. 460-478. [«L'homme qui vint», p. 463]

_____ (1922a) «Les romans», *Revue des lectures*, vol. 10, n° 1, p. 33-48. [«Chère petite chose», p. 43]

_____ (1922b) «Les romans», *Revue des lectures*, vol. 10, n° 12, p. 871-908. [«Les oiseaux de tempête», p. 907-908]

CHARPENTIER, John (1929) «Les romans», *Mercure de France*, vol. 40, n° 735, p. 646-651. [«La bête bleue», p. 649].

LÉTOURNEAU, Réginald (1933a) «En feuilletant Rouquette», *Le Canada français*, vol. 20, n° 6, p. 514-521.

_____ (1933b) «En feuilletant Rouquette» (suite), *Le Canada français*, vol. 20, n° 7, p. 620-627.

LICHTENBERGER, André (dir.) (1927) *En mémoire de Louis-Frédéric Rouquette (1884-1926)*, Paris, Ferenczi, 167 p.

POTVIN, Damase (1923) «Les écrivains nordiques: Louis-Frédéric Rouquette», *Le Terroir*, vol. IX, n° 13, p. 18-21.

_____ (1944) *Les oubliés*, Québec, Éditions Roch Poulin, 237 p. [Rouquette, p. 205-216]

RACHILDE (1921) «Les romans», *Mercure de France*, vol. 32, n° 552, p. 750-754. [«Le grand silence blanc», p. 753-754].

RIOLS, Alain (1996) «Les enfants du froid: les romans d'une vie errante», *Carnets de l'exotisme*, n°s 17-18, p. 79-93.